Perspectives chinoises

2010/2 | 2010
Quel rôle pour la littérature chinoise aujourd'hui ?

Aurélie Névot, Comme le sel, je suis le cours de l'eau. Le chamanisme à écriture des Yi du Yunnan (Chine)

Stéphane Gros

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5635
ISSN : 1996-4609

Éditeur
Centre d'étude français sur la Chine contemporaine

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2010
ISSN : 1021-9013

Référence électronique
Stéphane Gros, « Aurélie Névot, Comme le sel, je suis le cours de l'eau. Le chamanisme à écriture des Yi du Yunnan (Chine) », *Perspectives chinoises* [En ligne], 2010/2 | 2010, mis en ligne le 30 juillet 2010, consulté le 21 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/perspectiveschinoises/5635

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

© Tous droits réservés

Aurélie Névot, Comme le sel, je suis le cours de l'eau. Le chamanisme à écriture des Yi du Yunnan (Chine)

Stéphane Gros

1 **Aurélie Névot, *Comme le sel, je suis le cours de l'eau. Le chamanisme à écriture des Yi du Yunnan (Chine)*, Nanterre, Société d'ethnologie (Recherches sur la Haute Asie, 16), 2008, 317 p.**

2 Cet ouvrage ethnologique porte sur la « religion chamanique » des Nipa de la Forêt de pierre au Yunnan, l'un des groupes qui composent la vaste et composite « nationalité minoritaire » Yi – au total près de huit millions de personnes dans tout le sud-ouest de la Chine. Aurélie Névot y déploie une double analyse, celle des caractéristiques de la religion nipa et du rôle fondamental qu'y joue l'écriture rituelle d'une part, et celle de l'instrumentalisation de cette religion et de cette écriture par les instances gouvernementales d'autre part. Dans un langage clair et descriptif, l'auteure articule ainsi le culte territorial *midje* des Nipa (tel qu'effectué au niveau villageois) sur lequel repose la reproduction de la société locale, et le culte fédéral et officiel (appelé *mizhi* en chinois), institué par les autorités, sur lequel repose cette fois la construction politique d'une cohérence pan-yi, sous contrôle de l'État. L'auteure analyse comment dans ce passage de l'un (*midje*) à l'autre (*mizhi*), les fondements de la société Nipa sont ébranlés et les institutions politico-religieuses détournées. Elle nous livre ainsi une contribution remarquable sur les pratiques religieuses nipa et leur place dans le monde chinois.

3 Dans son introduction, A. Névot présente les enjeux anthropologiques de sa recherche : une étude de cas du « culte de l'unification » en Chine et de ses mécanismes, et une réflexion sur la catégorie de « chamanisme à écriture » et sur les usages politiques du religieux. Claire et concise, l'introduction permet au lecteur même néophyte d'avoir les clefs nécessaires à la lecture des cinq parties qui composent l'ouvrage.

4 Dans la première partie sont retracées la genèse et l'origine des Nipa, à travers mythes, mémoires et sources historiques, puis sont étudiés le microcosme villageois,

l'organisation sociale en « moitiés » et ses logiques matrimoniales et territoriales. Les chamanes – « maîtres de la psalmodie », *bimo* – sont au cœur de cet édifice social, et l'auteure analyse finement le rôle de l'écriture et de la parole dans leurs pratiques rituelles, ainsi que la transmission de leur savoir au sein de « lignées chamaniques », pour souligner leur rôle clé dans l'organisation politico-religieuse des Nipa.

5 La deuxième partie nous fait véritablement « entrer » sur le terrain de l'ethnologue, découvrir le village de Lava, et les rouages d'une organisation villageoise ancienne reposant sur les charges de chef territorial et de chamane. Les changements politiques et les restructurations administratives de ces dernières décennies ont affecté cette organisation. L'auteure analyse ce qu'elle identifie comme une volonté de la part de l'État chinois d'unifier les Yi, notamment à travers l'élaboration d'une écriture yi uniformisée – sorte de « laïcisation » de l'écriture rituelle – et la mise en place d'un culte officiel (*mizhi*) dont la finalité serait de détourner le système politico-religieux local pour mieux « fédérer » les Yi dans leur ensemble, et ainsi mieux les gouverner.

6 Les trois dernières parties plongent le lecteur dans l'ethnographie d'un rituel villageois, le « sacrifice communautaire au territoire » (*midje*), pendant local et source d'inspiration du culte unificateur officiel. La description de ce rituel qui se déroule sur sept jours est déployée à travers la présentation des conceptions *ni* de l'univers et des techniques rituelles – sacrificielles en particulier – permettant sa bonne marche ; l'examen des relations aux ancêtres et des hiérogamies génératrices de force vitale ; et enfin l'analyse du référent spatial dans le rituel, lequel articule autochtonie et inscription dans un territoire confédéré. Au final, par cette ethnographie riche et détaillée, l'auteure montre comment les Nipa, par la perpétuation de ce rituel communautaire, maintiennent vivante – et « racontent » rituellement au niveau villageois – la référence à une chefferie territoriale certes disparue mais dont les principes organisateurs sont encore clairement perceptibles.

7 Dans une conclusion synthétique bienvenue, A. Névot revient sur le mécanisme de contrôle et d'unification par l'État chinois du « chamanisme à écriture » des Nipa. Elle souligne comment l'intégration des *bimo* et de leurs écrits, permettant l'instauration d'un culte officiel contrôlé par les autorités gouvernementales, correspond à une sorte de « centralisation » et d'« institutionnalisation » de leur religion. Les *bimo* n'en restent pas moins les acteurs de cette intégration et, toujours actifs localement, ils contribuent à un certain sursaut traditionaliste, ce qui pour l'auteure, au-delà de l'enjeu identitaire, renvoie aussi à la capacité d'adaptation du chamanisme comme forme religieuse.

8 Il faut tout d'abord souligner la grande qualité ethnographique de l'ouvrage. Il porte sur un groupe et des pratiques peu connus, et constitue une contribution importante tant pour les études yi que pour l'anthropologie de la Chine et de ses minorités en général. La démonstration du détournement par les instances gouvernementales du rituel territorial villageois *midje* en un culte fédérateur à l'échelle de la « nationalité » yi est convaincante. Par la description très détaillée de ce rituel sacrificiel dans son rapport à l'organisation sociale, du rôle du *bimo* et du chef territorial dans sa mise en œuvre, nous est livrée une image de la société nipa qui sert de miroir à celle reconstruite et dénaturée que cherche à donner le gouvernement chinois par le biais du culte officiel *mizhi*. Grâce notamment à l'analyse du rôle accordée à l'écriture, moyen de communication avec les esprits, mais aussi outil politique dont l'État chinois se sert pour soustraire au chamane nipa son pouvoir, l'auteure parvient à montrer comment, en puisant au cœur des institutions politico-religieuses nipa, les autorités communistes ont réaménagé, à des fins de

gouvernement, les assises rituelles de l'autorité locale et son inscription territoriale. Le riche matériau ethnographique relatif aux techniques rituelles sacrificielles, à l'organisation sociale et ses aspects symétriques (« société à moitiés » écrit l'auteure) entre autres, ouvre de nombreuses perspectives comparatistes (à peine esquissées dans l'ouvrage) avec d'autres sociétés du sud-ouest chinois, comme du sud-est asiatique et de l'aire himalayenne.

9 Plutôt que de reproduire une opposition binaire et simpliste entre un supposé noyau de la culture chinoise et les cultures des peuples dits minoritaires, A. Névot considère à raison cette région de Chine comme le théâtre d'interactions entre les peuples en présence, lieu de métissages et de construction d'une culture chinoise conçue non pas comme propriété exclusive des Han, mais comme un champ ouvert de pratiques culturelles, modelé par ces interactions. Cette forme d'unité construite dans le temps repose en partie, l'auteure le montre bien, sur une méthode de gouvernement qui intègre et recycle les traditions locales. L'un de ses instruments est l'écriture, outil du pouvoir. C'est là certainement un des mérites de l'ouvrage que d'analyser habilement l'écriture utilisée par les *bimo* dans leurs pratiques religieuses (son rapport au sang, au souffle, à la parole et au territoire, tout en éclairant son lien au pouvoir) dans son rapport à la vertu civilisatrice de l'écrit en Chine.

10 Cette forme d'unité entre les peuples de Chine reposerait également, selon l'auteure, sur le partage d'un « substrat cultuel et culturel commun » qui la conduit à l'argument – suivant en cela une proposition de Maurice Freedman – qu'il pourrait exister « *une* religion chinoise » (p. 19). Posée a priori plus que démontré, la réalité d'un tel « substrat » est discutable. L'auteure semble parfois hésiter entre une conception statique de la culture selon laquelle tout changement est une altération d'un état « traditionnel », et une conception plus dynamique qui fait du changement le moteur même de la production culturelle. Conjointement, l'idée de l'existence d'« *une* religion chinoise » dessert la volonté de l'auteure qui, malgré les multiples parallèles établis avec des conceptions taoïstes et des pratiques rituelles de la Chine ancienne ou présente, semble vouloir démontrer l'existence d'un « chamanisme à écriture » proprement nipa, notion dont la conceptualisation pourrait du reste être poussée plus loin.

11 En corollaire, une véritable prise en compte de l'histoire et de la temporalité fait quelque peu défaut. Elle serait cependant nécessaire pour venir mieux étayer la proposition de l'auteure que les transformations actuelles s'inscrivent dans la continuité de pratiques impériales, et soutenir l'argument central selon lequel les rapports entre la société locale et l'État sont, autrefois comme aujourd'hui, constitutifs de ce que sont et font les Nipa, comme de ce qu'ils disent et racontent (on s'étonne par exemple d'une utilisation des mythes comme discours atemporels sans aucune référence au contexte d'énonciation). Le flottement conceptuel entre les termes d'« ethnie », « clan » et « lignage » brouille par ailleurs la compréhension de la structure sociale et du processus de « genèse identitaire » décrit dans l'ouvrage. Au final, l'analyse fort stimulante de la dialectique entre le local et le global mériterait d'être poursuivie par une approche plus centrée sur les enjeux de l'ethnicité et les dynamiques identitaires contemporaines, la place des Nipa au sein de la catégorie Yi comme de l'ensemble national, ce qui pourrait apporter un éclairage supplémentaire sur la relation à l'État.

12 Quoi qu'il en soit, ces quelques remarques sont révélatrices de la qualité d'un ouvrage qui, par la richesse des matériaux présentés et des perspectives soulevées, se prête évidemment à la discussion et à la confrontation à d'autres terrains voisins. Il aurait

d'ailleurs été intéressant que l'auteure s'engage dans le dialogue avec les récentes contributions aux études sur les Yi : on pense en particulier à l'ouvrage d'Erik Mueggler (*The Age of Wild Ghosts. Memory, Violence and Place in Southwest China*, Berkeley, University of California Press, 2001)[1] qui développe des thèmes proches. La lecture du livre est donc à conseiller à toute personne intéressée par l'ethnographie des peuples de Chine et des interactions et recompositions culturelles sur les frontières méridionales.

NOTES

1. Voir le compte rendu par Béatrice David dans *Perspectives chinoises*, n° 3, 2007 (NDLR).